

Idées reçues sur les arts premiers

Jean-Jacques Breton

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. L'auteur les prend pour point de départ et apporte ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

Le Cavalier Bleu
EDITIONS ■

Jean-Jacques Breton

Docteur ès lettres, Jean-Jacques Breton a travaillé pendant vingt ans à la Réunion des musées nationaux, dans le secteur du livre, chargé des bibliographies des expositions et de celles des nouvelles librairies du musée du quai Branly. Ses voyages lui ont permis de découvrir les hommes et les arts du monde, dont il est collectionneur.

Du même auteur, sur les arts premiers

- *Les Arts premiers*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 2012.
- *Les Arts premiers en jeux*, Paris, Ellipses, 2010.
- *Anthologie des Arts premiers*, Paris, Bibliothèque des Introuvables, 2008.
- *Les Arts populaires d'Afrique, d'Océanie, d'Asie et des Amériques*, Rennes, éditions Ouest-France, 2006.

Du même auteur, sur les arts

- *Paris à vos pieds*, Paris, Parigramme, 2013.
- *Petites histoires de l'art*, Paris, Hugo et Cie, 2012.
- Avec Dominique Williatte, *Trésors insolites des musées de France*, Paris, Flammarion, 2011.
- *Anthologie des peintres pompiers*, Paris, Bibliothèque des Introuvables, 2011.
- Avec Dominique Williatte, *L'Histoire de la peinture pour les nuls*, Paris, First éditions, 2009.
- Avec Dominique Williatte, *Le Petit Livre des grands peintres*, Paris, First éditions, 2008.
- *Soutine ou le lyrisme désespéré*, éditions Faton/L'Estampille-L'Objet d'art, hors série n° 34, février 2008.
- Avec Dominique Williatte et Philippe Cachau, *L'Histoire de l'art pour les nuls*, Paris, First éditions, 2007.
- *Le Mage dans « La Décadence latine » de Joséphin Péladan*, Lyon, éditions du Cosmogone, 1999.

sommaire

Introduction13

Arts premiers, arts derniers

- « Les arts premiers sont les plus anciens. »19
- « Les arts premiers concernent surtout l'Afrique. »27
- « La colonisation a fait découvrir les arts premiers. »37
- « La traite négrière a tué l'art africain. »53
- « Les artistes sont toujours anonymes. »61

Ça ne vaut pas la *Vénus de Milo* !

- « C'est moins élaboré que la sculpture grecque. Techniquement, ce n'est pas difficile. »69
- « C'est un art figé, sans mouvement. »75
- « Picasso a tout emprunté aux arts premiers. »81
- « Les arts premiers sont restés à l'écart des influences occidentales. »87
- « Ce n'est pas de l'art, c'est de l'artisanat. »93

Des étiquettes trompeuses

- « Tout ça, c'est de la sorcellerie. »101
- « Les arts premiers, ce sont surtout les masques. »111
- « Les statues de l'île de Pâques n'ont pas d'antécédents. » .119
- « La peinture ne fait pas partie des arts premiers. »127
- « Tous ces objets sont facilement identifiables. »135

Muséums, musées et vitrines

« Tout ça, c'est de l'ethnologie. »	147
« La valeur des arts premiers est surfaite. »	153
« Les arts premiers, c'est le quai Branly. »	161
« Les arts premiers, c'est très français. »	169
« Les arts premiers ne sont pas des arts vivants. »	175

Conclusion181

Annexe

Pour aller plus loin	185
--------------------------------	-----

« Les arts premiers sont les plus anciens. »

Tout ceci indique l'enfance de l'art.

Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères et monuments
des peuples indigènes de l'Amérique*, 1816

La difficulté de nommer ces arts montre bien la difficulté à les replacer dans notre perception historique. Du fait de la conception européocentriste, bien évidemment, il y a une réelle difficulté à intégrer les arts premiers dans l'histoire de l'art. La première histoire de l'art généraliste et grand public qui va donner sa place aux arts d'Afrique, des Amériques, d'Océanie et d'Asie date de 2006 et c'est *L'Histoire de l'art pour les nuls* à la naissance de laquelle l'auteur de ces lignes a participé.

Les arts préhistoriques européens sont, par convention, indépendants de notre domaine, mais ils prouvent bien qu'il n'y a vraiment pas de progrès en art : telle vache de Lascaux est une anamorphose, c'est-à-dire que l'artiste la déforme sciemment pour qu'elle soit perçue de façon plus réaliste de l'endroit où se trouve le spectateur. Picasso, à juste titre s'écrit en visitant cette grotte surnommée la Chapelle Sixtine de la préhistoire : « Nous n'avons rien découvert ! » Il faut tout de même attendre le début du ^{xx}e siècle pour que l'existence d'un art rupestre ne soit plus niée. De surcroît, il était inconcevable pour les érudits archéologues du temps que ces hommes vêtus de peaux de

bêtes puissent avoir la maîtrise de l'art le plus noble, la peinture. Si les capacités artistiques de leurs lointains ancêtres européens sont niées par les esprits cultivés et les scientifiques jusqu'en 1902, date où Émile Cartailhac publia son « *Mea culpa* d'un sceptique » qui fit grand bruit, il va sans dire que l'art des peuples extra-européens ne pouvait pas avoir grande valeur. Tout au plus, un intérêt envers l'exotisme avait-il existé au Grand Siècle pour les « chinoiserries » – meubles laqués et porcelaines –, et les japonaiseries – les académiques prononceront japonaiseries – avaient éveillé la curiosité des impressionnistes et d'autres artistes à la recherche de nouvelles formules picturales. Il faut aussi se souvenir que pour un esprit cultivé et raisonnablement religieux né sous le Second Empire, il était admis que l'homme avait été créé en 4138 av. J.-C., que le déluge avait eu lieu en 2482 av. J.-C., selon les savants calculs d'exégètes chrétiens. L'art avait commencé avec l'Égypte, s'était perfectionné avec la Grèce classique et avait enfin inventé, de façon géniale et inspirée, la perspective. Cette innovation artistique allait même séduire le Grand Turc qui fit faire son portrait par Bellini (v. 1430-1516) et l'empereur de Chine qui apprécia les chevaux peints par le jésuite Castiglione (1688-1766). Autant dire que les créations des peuples « sauvages » n'avaient guère que le statut de curiosités. La pensée européenne considérait, dans une sorte de darwinisme social, que les civilisations progressaient comme un organisme vivant. Elles naissaient, croissaient et mouraient mais toutes n'étaient pas au même niveau de développement, certaines étaient moins évoluées et devaient être aidées. D'innombrables discours expliquent ainsi le bien-fondé de la doctrine coloniale.

Ce développement inégal des civilisations était à mettre en parallèle, avec les « quatre races d'hommes » à propos desquelles *Le Tour de la France par deux enfants* (G. Bruno, 1877), best-seller de l'édition scolaire française, qui se voulait la démonstration des idéaux républicains, précisait que « la race blanche [était] la plus parfaite » (p. 188).

Selon le même raisonnement, les arts des sauvages étaient en bas de l'échelle historique, avec tout en haut l'art gréco-romain et ses variantes comme l'art classique. L'abondant polygraphe Louis Figuier commit de son côté un « ouvrage illustré à l'usage de la jeunesse » intitulé *Les Races humaines* (1872) qui reflète bien l'esprit de la fin du XIX^e siècle, et pourtant l'auteur était un de ceux qui avait l'esprit le plus ouvert.

Voici en toute franchise son aperçu des Africains :

« L'infériorité intellectuelle du Nègre se lit sur sa physiologie, sans expression, ni mobilité. Le Nègre est un enfant ; il est, comme l'enfant, impressionnable, mobile, sensible aux bons traitements, susceptible de se dévouer, mais dans certains cas aussi, sachant haïr et se venger. Les peuples de race nègre qui existent à l'état de liberté, à l'intérieur, nous montrent, par leurs habitudes et l'état de leur esprit, qu'ils ne peuvent guère dépasser le niveau de la vie de la tribu. D'un autre côté on a tant de peine, dans beaucoup de colonies, à tirer un bon parti des Nègres, la tutelle des Européens leur est tellement indispensable, pour maintenir chez eux les bienfaits de la civilisation, que l'infériorité de leur intelligence, comparée à celle du reste des hommes est un fait incontestable. » (p. 594).

Autant dire que la considération pour la religion ou l'art va être nulle :

« Les fétiches des Nègres sont des espèces de divinités secondaires, subordonnées au Grand Dieu, maître de la nature. Seulement chacun choisit pour fétiche ce qu'il lui plaît [...] et jusqu'à un morceau de bois taillé de main d'homme. La croyance au pouvoir du hasard et du destin domine chez ces hommes grossiers. [...] De là aussi l'innombrable quantité de fétiches. Chaque Nègre a le sien, auquel il sacrifie aussi longtemps qu'il en obtient quelque chose, et qu'il abandonne dès qu'il reconnaît son inutilité. Triste effet de l'abrutissement naturel de ces peuples. » (*Op. cit.* p. 599 et *sq.*).

Songeons toutefois qu'il y a encore peu de temps dans la religion populaire, le croyant mécontent retournait face au mur la statue du saint qui n'avait pas exaucé un de ses vœux. Il nous souvient d'avoir entendu une vieille personne dire qu'elle allait priver saint Antoine de Padoue de son cierge, mécontente de ne pas avoir retrouvé son collier assez vite.

Peuples restés semblables à l'homme primitif ou, pour filer la métaphore en comparant l'histoire des civilisations à une vie d'homme, « peuples-enfants », l'explorateur Alexandre de Humboldt (1769-1859) expliquait de son côté : « ... Rien n'annonce qu'ils [les Indiens] soient pénétrés du sentiment du beau, sans lequel la peinture et la sculpture ne peuvent s'élever au-dessus des arts mécaniques. [...] Tout ceci indique l'enfance de l'art. » (*Vues des Cordillères et des monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, 1816, cité dans Vincent Bounoure, *La Peinture américaine*, 1967, p. 107).

On ne peut s'empêcher de penser à une repartie, plus ou moins apocryphe mais savoureuse, de Picasso à qui une femme indignée disait : « Mais mon enfant de cinq ans peut en faire autant ! » Ce à quoi l'auteur de *Guernica* répondit

« Bravo, Madame, votre fils est un génie. » Le philosophe Jacques-Henri Luquet (1876-1965), ethnologue et anthropologue, mathématicien et logicien, a fait un certain parallèle entre ce qu'il appelait une des phases du dessin de l'enfant et l'art primitif : l'artiste primitif et l'enfant peignent ce qu'ils savent et non ce qu'ils voient. Cependant, il n'apparaît pas pertinent de comparer le développement d'un enfant et celui d'un artiste cherchant à représenter le monde dans son ensemble.

Aujourd'hui, il n'est pas non plus pertinent de placer au bas de l'échelle des valeurs artistiques ces arts qui ont séduit nombre d'artistes du XX^e siècle, mais le grand folkloriste Arnold van Gennep s'est vu adresser un refus par son éditeur au motif que « ces arts sauvages sont sans intérêt ». Il y a encore peu de temps, une editrice spécialisée en beaux livres dans une prestigieuse maison s'est aussi vu refuser un projet d'atlas des « arts premiers » avec un péremptoire « ce ne sont pas des arts ».

On ne peut pas non plus parler d'arts « premiers » en songeant à l'ancienneté des pièces. Certes, l'histoire des Amériques réserve des surprises, les dates du peuplement de l'Australie doivent être peaufinées et la préhistoire de l'Afrique est encore bien mal connue. Comme les anthropologues ont fait d'extraordinaires découvertes sur les hominidés africains et que nos lointains ancêtres en proviennent, il y a une confusion entre ces trouvailles et l'histoire de l'art.

Parmi les objets les plus anciens découverts en Afrique subsaharienne et qui ne prêtent pas à discussion, il y a ceux de la civilisation Nok du Nigeria mais dont les dates ne sont pas antédiluviennes : de 500 à 200 av. J.-C., elles sont en gros, celles de la civilisation romaine.

En Afrique, les conditions climatiques n'ont pas été idéales pour assurer la conservation des œuvres d'art créées la plupart du temps dans des matériaux très périssables comme le bois. C'est ainsi que le plus ancien masque africain est du XVIII^e siècle. C'est un masque zoomorphe dit ejumba, du peuple Dioula, de Casamance (Sénégal), avant 1756.

L'histoire du masque ejumba

Il est constitué de vannerie d'écorce, de cornes de bœuf, de coquillages, avec un talisman en arabe et conservé aujourd'hui au musée du quai Branly. Ce n'est qu'en 1934 qu'on s'est rendu compte de son origine. Il était présenté dans les collections royales françaises comme « masque de Louisiane », à une époque où ce terme désignait toute l'Amérique du Nord et il était exposé à Versailles au-dessus d'un « sauvage du Canada ». Il s'était tout simplement passé que le « commis » au bureau des colonies d'Amérique créé en 1710, Charles Fayolle, collectionnait toutes les curiosités que navigateurs et explorateurs pouvaient rapporter. Tous ces petits cadeaux maintenaient des liens amicaux avec quelqu'un qui pouvait faciliter quelques tracasseries administratives. Il est probable que ce masque provient d'un bateau négrier, retour d'Amérique. La malchance voulut que l'homme qui le portait soit capturé à son retour d'initiation car ce masque ejumba ne sort que tous les vingt ou vingt-cinq ans.

Les œuvres collectées en Afrique datent du XIX^e siècle, même les pièces tellem (pré-dogon, Mali) sont récentes : c'est ainsi que la statue du Pavillon des sessions au Louvre est datée du XV^e au XVII^e siècle. Les œuvres amérindiennes, en dehors des pièces archéologiques comme les bannerstones, ont été surtout recueillies au XIX^e siècle, comme les très connues poupées kachinas des peuples hopi ou zuni du Sud-Ouest des États-Unis.



Le plus ancien masque africain conservé est du XVIII^e siècle. Cette gravure qui en montre un du même type est tirée d'une relation de voyage du XVII^e siècle : Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 & 1697 aux Côtes d'Afrique, Détroit de Magellan, Brezil, Cayenne & isles Antilles, par une escadre des vaisseaux du Roy, commandée par M. de Gennes, faite par le sieur Froger Ingénieur volontaire sur le vaisseau Le Faucon Anglois, Paris, 1697.